

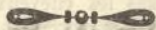
LES

MODES PARISIENNES.



Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LE CHATEAU D'IF, par madame LÉONIE D'AUNET (suite et fin). — ANNE BOLEYN, tableau dramatique, par M. EMPIS, de l'Académie française (1^{re} partie). — POÉSIE. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Madame Inger a profité des jours frais qui nous sont revenus pour confectionner de très-élégants mantelets mi-partis taffetas et mi-partis velours; le fond de ces mantelets se compose de bandes de dix centimètres de haut de ces deux étoffes alternées; au bord de chaque bande on pose un effilé moussu qui fait encadrement. Ces mantelets se garnissent soit en guipure, soit en effilé très-haut. Nous en avons vu un de très-bon goût fond noir, et dont les cadres d'effilés moussus étaient bleu Louise. La dame qui le portait avait une robe de taffetas à dessin de triangles; les triangles étaient formés par des lignes grises, noires et blanches sur fond bleu Louise; cette disposition était du meilleur goût; la jupe de cette robe était unie; le corsage montant, à pointe, sans basques, à dos plat, mais ayant par-devant quelques fronces fixées menues et serrées à la pointe, et se développant en éventail sur la poitrine; les manches étaient à trois bouffants; le bouffant d'en haut était arrêté, à plis plats à l'entournure, puis gonflé à quinze centimètres de hauteur par une fronce sur laquelle était posé un volant de dix centimètres; sur le deuxième bouffant même volant; au bord du troisième bouffant le volant qui formait le bas de la manche était de quinze centimètres de haut. Au bord de chaque volant était une guipure noire de deux centimètres surmontée d'un effilé moussu d'un centimètre de haut. Une jolie capote mi-partie paille d'Italie et mi-partie taffetas rose, avec un dessous de tête orné de raisin blanc, complétait cette toilette.

L'autre jour chez la baronne Ch., où nous étions en visite, est arrivée une jeune femme dont la toilette

était charmante : elle portait une robe en mousseline fond blanc toute parsemée de petits damiers roses. La jupe était sans volants et avait pour ornements sur le lé de devant trois bouillons de mousseline blanche formant tablier. Ces bouillons, qui étaient de dix centimètres au bas de la jupe, allaient en s'amointrissant et n'avaient plus que trois centimètres à la ceinture; un ruban rose formant transparent était passé dans ces trois bouillons. Le corsage, décolleté par dessous et montant par dessus, était garni autour du cou, sur la poitrine et autour des basques arrondies, d'un bouillon de trois centimètres de haut. Les manches avaient trois bouillons de même hauteur; à celui du bord flottait une dentelle de Bruxelles de quatre centimètres de haut, et la même dentelle en plus petit garnissait le fichu à la Vierge. Avec cette robe la jeune visiteuse portait un mantelet en taffetas blanc à applications de tulle brodées à point de chaînette rose; ce mantelet de chez madame Inger était garni d'une belle guipure blanche. Un chapeau en paille de riz avec des fuchsias blancs sur la passe et au-dessous encadrait deux bandeaux bruns et luisants comme des plumes de corbeau. Cette toilette avait un aspect de distinction parfaite.

Une autre élégante, femme de quarante ans, en deuil, est arrivée chez la baronne comme nous y étions. Elle avait une robe en taffetas noir d'Italie; la jupe de cette robe était aussi sans volants, ce qui nous a charmée, car ces éternels *falbalas* nous fatiguaient par leur monotonie, et nous constatons avec satisfaction qu'on peut leur faire infidélité sans manquer à l'élégance et à la mode. Sur le lé de devant de cette robe de taffetas noir étaient des applications en gros des Indes violet fixées par un triple point de chaînette. Sur le corsage, aux manches, aux basques, autour du cou des applications pareilles se répétaient. Un grand châle en grenadine noire à trois rangs de palmettes violettes ceintes de filets d'un jaune d'or flottait sur cette robe. Le chapeau, en paille lustrée avec des applications de velours noir (car les applications se font cette année sur les chapeaux comme sur les mantelets et les robes), avait au bord de la passe une belle blonde noire retroussée. Le dessous était en blonde blanche et en violettes de Parme. Ce chapeau sortait des ateliers de mesdemoiselles Romain, et ce châle si distingué des magasins de Gagelin, où nous avons vu ces jours-ci les plus splendides châles de crêpe de Chine qu'on puisse imaginer : l'un chamois, tout couvert

de broderies de même nuance, valait mille francs; il avait été choisi par une nouvelle mariée blonde, qui devait le mettre avec une robe de grenadine vert d'Isly, et un chapeau en tulle et en nattes de plumes tout rose.

Pour robes du matin, on porte beaucoup de foulards écus à garnitures soutachées de vert, de rose et même de cerise; mais les plus distinguées sont celles qui sont soutachées en couleur écrue comme le foulard. Si on sort avec ce peignoir, un mantelet en taffetas noir garni de ruches est fort bien porté, et un chapeau en paille d'Italie sans aucun ornement et avec une voilette complète ce déshabillé du matin.

Le foulard écu s'emploie aussi beaucoup pour costume d'enfant, et madame Leroy, *au Zéphyr*, a fait avec cette étoffe des blouses de petit garçon incomparables. Des guêtres écruées doivent être portées avec ces blouses, et le chapeau de paille rond à bords rabattus avec ruban bouclé ou nœuds de passementerie achève la toilette. En fait de robes de petite fille, madame Leroy en a pour complaire à toutes les fantaisies des mères, à tous les caprices des enfants, depuis la petite robe de toile perse jusqu'à celle en taffetas avec applications de velours ou de tulle. Les petits mantelets qu'on trouve *au Zéphyr* ressemblent à des ailes de papillon, tant ils sont aériens et coquets; il y en a en mousseline, en tulle, en taffetas, avec volants découpés à l'emporte-pièce : une petite fille a l'air prête à s'envoler avec un de ces mantelets tout bouffants et tout sautillants. Madame Célestine Quillet prépare des robes toutes nouvelles pour la fête du 15 août, qui sera des plus brillantes.

Camus, le coiffeur en vogue dans le faubourg Saint-Germain, imagine des coiffures pour varier les éternels bandeaux bouffants à la reine Victoria et les sempiternels bandeaux relevés à l'impératrice; les bandeaux plats légèrement ondes et ceux à rouleaux rentrés commencent à se montrer. Le chignon est toujours natté ou à torsade, posé très-bas sur la nuque, où se jouent les petits cheveux frisés. Les peignes d'écaïlle blonde sont quelquefois remplacés par des épingles à l'italienne en filigrane d'argent ou d'or.

Comme bijoux, ce sont toujours les bracelets formés par un serpent émaillé et une broche byzantine également en émail qui sont le mieux portés.

CLÉOPHÉE.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de mode sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Détails du Dessin.

TOILETTES DE BAL D'ÉTÉ.

Première toilette. — Robe en taffetas blanc : la jupe a quatre volants découpés à l'emporte-pièce; le corsage est à pointe et très-décolleté, avec bouillons en

taffetas et garnitures en guipure; les manches courtes, ou deux rangs de volants découpés à l'emporte-pièce, alternés de deux rangs de guipure; — bouquet de corsage en petites pivovines roses fixé par une broche en topazes brûlées; — bracelet d'émail et de topazes brûlées; — cercle assorti dans les cheveux, et touffes de petites pivovines vers l'oreille; — souliers de satin blanc.

Seconde toilette. — Pardessus en taffetas blanc; — robe de dessus en mousseline blanche avec cinq volants brodés : chaque volant est surmonté d'un bouillon dans lequel est passé un ruban bleu de ciel; ces bouillons se répètent en bretelles et transversalement sur le devant du corsage décolleté; les manches courtes, ou deux volants en plus petit, comme ceux de la jupe; nœud de taffetas bleu à la pointe du corsage; cinq agrafes turquoises et argent sont posées sur le devant du corsage; — bracelet en forme de serpent en émail bleu; — cercle dans les cheveux en émail pareil; touffes de petites bourraches bleues posées derrière l'oreille; — éventail chinois de chez Laboullée.

LE CHATEAU D'IF.

(SUITE ET FIN.)

Lajolais était donc du nombre des haisseurs de Bonaparte. Il lia partie avec Pichegru; il lia partie avec Cadoudal. Il fut acquitté la première fois à Strasbourg, et condamné la seconde à Paris, condamné à mort. Napoléon lui fit grâce et commua la peine de Grenoble en une détention de quatre années au château d'If. Là, que fit Lajolais? Il recommença à conspirer. Contre qui? Contre Bonaparte. Il avait pour compagnon de cellule un espion espagnol nommé Lopez San Juan. Il se fit de cet homme un complice, et ses trames recommencèrent de plus belle.

Chose étrange, quand on se rappelle ce qu'était la police impériale; on laissait ses lettres parvenir jusqu'à lui sans les ouvrir. Un jour, dans un bon moment, l'empereur signa l'ordre de mettre Lajolais en liberté; mais le bon Dieu avait signé le même ordre quelques heures auparavant. Lorsque le messager de la clémence impériale se présenta au château d'If pour en faire sortir le prisonnier, il ne l'y trouva pas. Lajolais était mort la veille.

La chambre voisine de celle de Lajolais a un plus grand souvenir. Mirabeau l'habita.

Mirabeau a été au château d'If comme il a été à Vincennes; mais le château d'If a sur le donjon de Vincennes cet avantage, qu'on y a conservé la tradition de la chambre de Mirabeau. Cette chambre est une

vaste pièce ronde qui a la forme et la dimension de la grosse tour dont elle occupe l'intérieur. Mirabeau est resté là près d'un an; il y entra le 23 août 1774, il en sortit dix mois après, non pour la liberté, mais pour le fort Joux, où la clémence de son implacable père l'envoya.

La chambre de Mirabeau est très-haute et très-sombre; elle ne prend pas jour sur la cour comme les autres cellules des autres prisonniers; mais sur le dehors elle est éclairée d'en bas par une lucarne percée obliquement tout près du plancher, dans le mur de douze pieds d'épaisseur. Par cette meurtrière, à travers les barreaux de fer, Mirabeau entrevoyait dans l'Océan, comme déjà peut-être dans sa pensée, à travers les résistances monarchiques et féodales, il entrevoyait la révolution. C'est dans cette chambre que Mirabeau commença d'écrire son *Traité sur le despotisme*.

Avec Mirabeau, le prisonnier le plus illustre qu'ait renfermé le château d'If, c'est Kléber. L'histoire est singulière; personne ne la sait plus guère aujourd'hui. C'est à peine si elle est croyable. Le 27 prairial an VIII (1800), Kléber fut assassiné au Caire par un émissaire de l'aga, une espèce de Jacques Clément turc.

Le général en chef de l'armée d'Égypte fut embaumé — c'est le pays — et couché solennellement dans un triple cercueil. Lorsque l'Égypte fut évacuée, les compagnons d'armes de Kléber rapportèrent son cercueil en France, et on le débarqua au château d'If. Au même moment un autre général en chef de l'armée d'Égypte faisait tant de bruit en France et sur la face du monde que le vivant fit oublier le mort. Le château d'If se referma sur le cercueil de Kléber, et personne n'y songea plus.

L'Empire passa, Louis XVIII revint et mourut, Charles X régna; les réactions et les colères de tous les régimes s'éteignirent, le château d'If se débarrassa successivement de tous ses captifs, et l'on croyait que la vieille forteresse était entièrement vide, lorsque vers la fin de la Restauration on s'aperçut qu'il y avait encore quelqu'un : c'était Kléber.

Il y avait plus de vingt-cinq ans qu'il était là! Chose triste à dire et qui serre le cœur, le glorieux capitaine, mort pour la patrie, était venu chercher dans la patrie un tombeau; il y avait trouvé une prison. D'ordinaire on n'est ingrat qu'envers les vivants, cette fois on l'avait été envers les morts. Ce fut une étrange rumeur en France quand on apprit que le cercueil de Kléber venait d'être trouvé, — ou plutôt découvert, — au château d'If, comme eût pu l'être le cercueil du roi Psamméticus dans la grande hypogée de Thèbes. La rougeur monta au front de la monarchie, et Charles X fit conduire en grande pompe à travers le royaume le cercueil de Kléber à Strasbourg, sa ville natale. C'est grâce à cet enchaînement de circonstances extraordinaires que le dernier des rois de la légitimité a suivi, pour ainsi dire, le deuil du dernier des généraux de la république.

Pendant que je faisais cette longue visite, heurtant à chaque pas une date ou un souvenir, la journée s'était écoulée, le crépuscule était venu, et, comme je sortais du château, il n'y avait plus qu'une lueur de pourpre au couchant.

Je remontai dans ma barque à tendelet, et quelques instants après nous voguions rapidement vers Marseille. Je me retournai vers le château d'If; la vieille forteresse si compliquée, pleine de cachots, de caves et d'oubliettes, n'était plus qu'un informe bloc de pierres; quelques minutes après, le bloc de pierres n'était plus qu'un peu d'ombre; quelques minutes encore et ce peu d'ombre se perdait dans la nuit. O bastilles, donjons, cachots, prisons! lugubres geôles du vieux despotisme décrépit, quand vous enfoncez-vous ainsi dans la brume d'où l'on ne revient pas? quand vous perdrez-vous à jamais dans le passé?

LÉONIE D'AUNET.

ANNE BOLEYN,

TABLEAU DRAMATIQUE (1).

Personnages.

HENRI VIII.	Sir HENRI MANOC.
ANNE BOLEYN.	Sir ALFRED CULPEPPER.
ÉLISABETH, princesse de Galles.	Le marquis d'EXETER.
MARIE.	Le comte d'ARUNDEL.
Le duc de SUFFOLK.	Le comte d'OXFORD.
Le duc de NORFOLK.	Le comte de WESTMORELAND.
CRANMER, archevêque de Cantorbéry.	Le comte de DERBY.
Lord CROMWELL.	Le comte de WORCESTER.
Le comte de WRIOTHESLEY.	Le comte de RUTLAND.
Lord PIERCY, comte de NORTHUMBERLAND.	Le comte de SUSSEX.
Le vicomte de ROCHEFORD.	Le comte de HUNTINGTON.
Le comte de SURREY.	Le lord SANDS.
La vicomtesse de ROCHEFORD.	Le lord MAIRE.
ANNE ASKEW.	Les ALDERMEN.
CATHERINE PARR.	Le SHÉRIF.
Lady KINGSTON.	Sir NICOLAS BRANDS.
Sir HENRI NORRIS.	Les DÉPUTATIONS DES CORPORATIONS de la ville de Londres.
Sir GUILLAUME BRERETON.	Des SEIGNEURS, des ESPAGNOLS, des ITALIENS, des HOMMES DU PEUPLE.
Sir FRANCIS WASTON.	Des FOSSOYEURS.
Sir GUILLAUME KINGSTON.	Des GARDES.
Sir GEORGES SPELMAN.	
Sir ANTOINE ANTHONY.	
Sir FRANÇOIS DEHERAM.	

l'ordre commissaires, juges de la reine.

La scène se passe à la Tour de Londres.

L'appartement destiné à recevoir les reines d'Angleterre, la veille de leur couronnement. Une table sur laquelle est une bourse et ce qu'il faut pour écrire; à gauche, un prie-Dieu couvert d'un tapis de velours noir, devant un grand crucifix d'ivoire; au-dessous la chapelle de Saint-Pierre-ès-liens.

(1) Nous empruntons cette intéressante étude au livre que publie M. Empis sous le titre *Les six femmes de Henri VIII*.

Scène première.

KINGSTON, SUFFOLK, WRIOTHESLEY, MANNOG, CULPEPPER.

(*Suffolk et Wriothesley, dans la plus grande agitation, entrent par la porte du fond; ils sont suivis de Mannoc et de Culpepper. Kingston entre par une porte latérale.*)

WRIOTHESLEY. — Mistress Corsyns?... Mistress Stornor?...

SUFFOLK. — Sir Guillaume Kingston?...

WRIOTHESLEY. — Où est-il? où est-il?...

SUFFOLK à Kingston qui entre. — Ah! d'on vous trouve enfin, monsieur!

KINGSTON sans s'émouvoir. — Qu'est-ce donc, milords, qu'avez-vous?

WRIOTHESLEY. — Eh! monsieur, que s'est-il donc passé cette nuit à la Tour de Londres?

SUFFOLK. — Quoi! monsieur, le roi, à son réveil, n'a reçu de vous aucun avis?

WRIOTHESLEY. — N'êtes-vous donc plus chargé de surveiller lady Boleyn?

SUFFOLK. — De rendre compte de toutes ses actions, de ses moindres discours?

WRIOTHESLEY. — Voyons, vite, vite, monsieur! Depuis sa sortie du tribunal, qu'a-t-elle dit, qu'a-t-elle fait?

SUFFOLK. — Où est votre rapport? Est-il parti? Qu'est-il devenu? A qui l'aviez-vous adressé?

WRIOTHESLEY. — A la vicomtesse de Rocheford?... Mais le roi attend! mais le roi s'impatiente! Sa bile fermente! elle peut éclater! Et si Sa Grâce s'en prenait à moi de votre incurie!... Mais parlez, monsieur, parlez donc!

KINGSTON. — Ma réponse, milords, sera, je crois, péremptoire... Ne sachant rien, et par conséquent n'ayant rien à dire...

WRIOTHESLEY. — Ce n'est pas une raison pour se taire, monsieur!

SUFFOLK. — On imagine, on invente!

WRIOTHESLEY. — Et dès que son intérêt parle, tout homme sensé, quitte à ne rien dire, doit avoir le bon esprit de parler.

SUFFOLK. — Voyez milord Wriothesley!

WRIOTHESLEY. — Hier encore, le roi m'avait ordonné de haranguer durant trois heures consécutives... J'ai obéi ponctuellement : je n'ai pas failli d'une seconde!... Et je mets au défi, et monsieur de Suffolk, et tout le parlement, et moi-même, d'avoir compris un seul mot de ce que j'ai voulu dire!...

SUFFOLK. — C'est vrai!

WRIOTHESLEY. — Voilà comme les rois veulent être servis!... Et quand notre excellent prince, par un jeu de cette humeur fantasque, que d'ailleurs je ne puis assez admirer, vous supplie, monsieur, de lui dire tout

le mal qu'on peut dire impunément d'une femme faible et sans défense...

SUFFOLK. — Qu'hier, j'en conviens, il adorait d'un amour effréné...

WRIOTHESLEY. — Mais qu'aujourd'hui il déteste d'une haine implacable!...

SUFFOLK. — Lorsqu'on fait appel à toutes vos mauvaises passions...

WRIOTHESLEY. — Et que du même coup il vous est loisible de dénoncer vos meilleurs amis et de les envelopper dans la ruine de cette infortunée, vous manquez une si belle occasion!... Ah! cher monsieur, que vous savez peu la cour!...

SUFFOLK. — Quelle sottise!

WRIOTHESLEY. — Quelle stupidité! Mais moi, moi, monsieur, il y a plus de trois ans que je guette le moment de vous perdre, et d'avoir votre place pour le fils de ma femme, un mauvais sujet que j'aime de tout mon cœur, mais que je verrais mourir sur la paille plutôt que de payer ses dettes!... Cette occasion, si ardemment souhaitée, la voilà! J'ai la tiens enfin! et je vous jure, notre ami, que je ne suis pas homme à la laisser échapper! Sir Henri Mannoc?

MANNOG. — Milord?

WRIOTHESLEY. — Cours à White-Hall! annonce au roi qu'arrivé en toute hâte à la Tour, j'interroge vainement sir Guillaume Kingston! qu'il refuse de répondre!

KINGSTON riant. — Moi, monsieur le comte?

WRIOTHESLEY. — Qu'il se met en révolte ouverte contre l'autorité royale!...

MANNOG en sortant. — C'est un homme mort!...

Scène II.

LES MÊMES excepté MANNOG.

WRIOTHESLEY. — Vivat!... Ces enfants ont un instinct!... Toi, Culpepper, vole sur les pas de Mannoc! Dis à Sa Majesté que sir Guillaume s'obstine dans sa rébellion, mais que par adresse et douceur, dussé-je le mettre à la question, j'aurai le secret de lui arracher des aveux tels, que l'univers entier retentira de la honte et de l'opprobre imprimés au front royal!...

CULPEPPER. — Que dites-vous, milord?

WRIOTHESLEY en souriant. — Si Sa Grâce s'emporte, ne t'en émeus point; pour la remettre aussitôt en joyeuse humeur, raille-toi, cher enfant, moque-toi hardiment de moi!

CULPEPPER. — Ah! milord!...

WRIOTHESLEY. — Tu m'obligeras!... La malice favorite du roi, son plaisir suprême est de simuler une violente colère, et de s'épouvanter de l'éclat de ses foudres; tu ne le sais que trop, petit vaurien! Tout à l'heure je t'ai vu rire sous cape de mes frayeurs!... Tiens, fripon, tu ris encore!...

CULPEPPER riant. — Monseigneur était si drôle!

WRIOTHESLEY de même. — En vérité?... Tu me

flattes peut-être... mais tu as de l'esprit : peins-lui donc sous les traits les plus bizarres, les plus grotesques, l'effroi que j'ai d'irriter son courroux; ne crains pas de charger, d'outrer ma terreur et mes angoisses : plus tu me prêteras une sotte et ridicule figure, plus j'aurai de tendresse et de reconnaissance pour toi. Va, mon ami, va, fais cela pour ton bon petit lord Wriothsley.

CULPEPPER *riant*. — Très-volontiers, milord! de tout mon cœur!... (*En sortant.*) Ah! Dieu, vais-je m'en donner!

Scène III.

KINGSTON, SUFFOLK, WRIOTHESLEY.

WRIOTHESLEY *à Suffolk*. — On peut s'en fier à lui?

SUFFOLK *riant*. — Oui, le petit rusé vous contrefait à ravir!

WRIOTHESLEY *de même*. — Comme un ange!... C'est la chose du monde la plus plaisante!... Il y met un naturel!... une verve!...

SUFFOLK. — J'aime à voir, milord, que vous y preniez plaisir.

WRIOTHESLEY. — Que voulez-vous? Toutes les fois que notre gracieux souverain me fait l'honneur de rire à mes dépens...

SUFFOLK. — Vous y gagnez une place nouvelle ou un présent considérable?

WRIOTHESLEY. — Hélas! oui... Et j'ai pris goût au badinage!... Cher prince! toute mon ambition est de le divertir et de le voir heureux!... (*À Kingston, avec emportement.*) Ah çà! mais, monsieur, pourrions-nous enfin savoir de vous la conduite qu'a tenue lady Anne depuis qu'elle a quitté la barre?

KINGSTON *en souriant*. — Puisque vous le voulez, milords, il y a moyen de contenter votre curiosité... En sortant de la *salle du Roi*, Sa Majesté, encore revêtue de ses habits royaux et suivie de ses femmes, est venue prendre place à la table préparée pour son repas du soir. Frappée du morne silence de miss Catherine Howard, la reine, afin de la distraire et de ranimer son courage, a eu recours, milords, à son arme familière, à cette raillerie fine et délicate qu'elle manie avec tant d'aisance et de grâce... Vos Seigneuries en savent quelque chose!

WRIOTHESLEY *brusquement*. — Au fait!

SUFFOLK. — Au fait, monsieur!

KINGSTON. — Jamais sa gaieté ne se montra plus expansive ni plus brillante; passant en revue les grands officiers de la couronne...

WRIOTHESLEY. — Comment donc?

SUFFOLK. — Vous voulez plaisanter?

KINGSTON. — Sa Grâce en a fait des peintures si vives et si vraies, que je croyais voir les originaux s'agiter encore, pirouetter, ramper autour d'elle, comme aux jours de sa prospérité!... Aucun personnage n'a été oublié, milords... soyez-en bien sûrs!

WRIOTHESLEY. — Tant mieux, monsieur!

SUFFOLK. — A merveille!

KINGSTON. — Il n'est pas une bassesse, une perfidie, une lâche ingratitude, qui n'ait été mise en son jour et relevée par la plus heureuse saillie! Et il n'y avait là ni âpreté ni fiel; c'était l'expression naïve d'un mépris souverain. L'illustre prisonnière cédait à l'attrait irrésistible de répandre en toute liberté les flots de son esprit si longtemps contenu. Peut-être y entraînait-il quelque désir secret d'éveiller une comparaison, d'effacer une rivale absente, de l'écraser de sa supériorité!... Ah! milords, quel charme, quel empire elle exerçait! qu'elle était belle et ravissante!... A l'aspect de tant de jeunesse et d'infortune, nos cœurs étaient attendris, navrés... et en dépit du sort et de nous-mêmes, le rire, au milieu des pleurs, éclatait sur tous les visages!

SUFFOLK. — Vous en parlez avec un feu!

KINGSTON. — J'en ai la mémoire encore toute fraîche, monsieur le duc... Et pour peu que cela soit agréable à Vos Seigneuries, je vais, à l'instant même, écrire sous vos yeux le récit exact de cette piquante soirée; et sans entrer en dépense d'imagination, j'aurai le plaisir d'offrir à monsieur le comte Wriothsley, en retour de ses procédés honnêtes, un moyen infailible de contribuer encore de sa personne au divertissement du roi.

WRIOTHESLEY *à part*. — Insolent!

KINGSTON. — Êtes-vous satisfaits, milords?

SUFFOLK. — Complètement, monsieur.

WRIOTHESLEY. — On ne saurait davantage!

KINGSTON. — Dois-je prendre la plume, milords?

WRIOTHESLEY. — Mon très-cher monsieur, lady Boleyn se ferait-elle donc quelque illusion sur le sort qui l'attend?

KINGSTON. — C'est ce que je ne saurais dire à Votre Seigneurie; mais j'ose répondre que ni sa fermeté ni son enjouement ne se démentiront. Sachant bien qu'elle est épiée et que ses moindres paroles sont redites à White-Hall, la reine s'est comme engagée dans une lutte secrète avec celui qui dispose de sa vie. Ces deux fiers ennemis, quoique séparés, sont sans cesse en présence, et se défient mutuellement. Plus l'un apporte de recherche et de raffinement dans sa baine, plus l'autre affecte d'insouciance et de sérénité. Cette femme, singulière en tout, milords, par dépit et vengeance, se fait un plaisir amer, une joie cruelle de mourir!

WRIOTHESLEY. — Allons donc! allons donc, monsieur!

SUFFOLK. — Est-ce croyable?

WRIOTHESLEY. — On se connaît!

SUFFOLK. — Et chacun peut en juger d'après soi!

KINGSTON. — Oui, milords, à la honte de bien des hommes que j'ai déjà vus mourir avec un si grand chagrin; cette jeune femme, loin de craindre la mort, semble l'appeler, la solliciter, l'agacer, lui sourire... avec une sorte de coquetterie et d'impatientie curieuse!

SUFFOLK. — Milord de Cantorbéry a-t-il exécuté l'ordre du roi? Est-il venu cette nuit recevoir la confession de lady Anne?

KINGSTON. — Oui, monsieur le duc.

Scène IV.

LES PRÉCÉDENTS, ANNE ASKEW.

(*Anne Askew est introduite par un garde.*)

KINGSTON. — Miss Anne Askew.

ANNE ASKEW. — Maître Kingston, la reine est-elle visible?

KINGSTON étonné. — Vous ici, mademoiselle?

ANNE ASKEW. — Voulez-vous bien, monsieur, demander à Sa Majesté si je puis avoir l'honneur de la voir?

KINGSTON. — La reine, depuis deux heures après minuit, s'est enfermée dans la chapelle, où son aumônier ne l'a pas quittée; Sa Grâce y est encore.

ANNE ASKEW. — Si vous le permettez, monsieur, je vais attendre. (*Elle fait un mouvement.*) Ah! milord Wriothlesley?

WRIOTHESLEY. — D'où naît votre effroi, mademoiselle?

ANNE ASKEW. — De l'effroi? à votre vue? Ah! milord, est-ce possible?... Non, non... Il ne sera jamais au pouvoir de Votre Seigneurie de m'effrayer... Mais votre présence, monsieur, réveille en moi le souvenir d'un songe... que j'ai fait cette nuit.

WRIOTHESLEY. — Un songe, mademoiselle, où je suis pour quelque chose?

ANNE ASKEW. — Oui, milord.

WRIOTHESLEY. — Vous piquez ma curiosité.

ANNE ASKEW. — Il m'est aisé de la satisfaire.

SUFFOLK. — Voyons, mademoiselle...

WRIOTHESLEY. — J'écoute.

ANNE ASKEW. — Catherine Parr était femme de Henri VIII, et reine d'Angleterre...

SUFFOLK et WRIOTHESLEY. — Miss Catherine Parr?

SUFFOLK. — Femme de Henri VIII?

WRIOTHESLEY. — Et reine d'Angleterre?... Ce serait là un beau rêve, mademoiselle!...

ANNE ASKEW. — Monsieur le duc de Suffolk n'était plus.

SUFFOLK. — Comment donc?

WRIOTHESLEY. — Ah! Dieu! (*Serrant la main de Suffolk.*) Pauvre ami!

ANNE ASKEW. — Et le roi, sur le bord de la tombe...

WRIOTHESLEY. — Le roi? lui! mourir! ah! mademoiselle, jamais!... Si jamais Sa Grâce vient à mourir!... après cela, je veux croire à tout!

ANNE ASKEW d'un ton calme. — Le roi, milord, toujours aussi capricieux dans ses doctrines religieuses que dans ses amours, faisait pendre les partisans du pape et brûler ceux de Luther.

WRIOTHESLEY. — De sorte que l'on n'avait guère que l'embarras du choix.

ANNE ASKEW du même ton. — Une des filles d'honneur de la reine, accusée d'hérésie, subissait la question,... ici même,... dans cet appartement. Rien ne pouvait vaincre sa fermeté. Le chancelier, présent au supplice...

WRIOTHESLEY vivement. — Était-ce encore lord Audley, mademoiselle?

ANNE ASKEW. — Non, milord, lord Audley était mort.

WRIOTHESLEY avec joie. — Pauvre cher Audley!... continuez, de grâce, mademoiselle... Ce détail m'intéresse à un point...

ANNE ASKEW. — Le chancelier ordonne au lieutenant de la Tour...

WRIOTHESLEY avec vivacité. — Ce n'était plus sir Guillaume Kingston?

ANNE ASKEW. — Pardonnez-moi, milord, c'était lui!

WRIOTHESLEY. — Ah! diable!

ANNE ASKEW. — Tel que je le vois!... Le chancelier ordonne au commandant de la Tour de serrer lui-même l'instrument de la torture.

KINGSTON. — L'office du bourreau!... à moi?... Quelle horreur!... Ah! jamais, jamais, mademoiselle!

ANNE ASKEW. — En effet, toujours humain, toujours sensible aux misères de ses prisonniers, sir Guillaume Kingston refuse d'obéir... Le chancelier menace: il reçoit un nouveau refus. Sur quoi, le vertueux magistrat, dévoré d'un zèle fanatique, et de sa nature très-valet,... se dépouille de sa robe,... porte sa main à l'instrument,... et lui donne une secousse si violente... (*Émue et agitée.*) que les membres de la jeune femme... disloqués,... sanglants...

KINGSTON jette un cri. — Ah!

WRIOTHESLEY. — Ah! quelle barbarie!

SUFFOLK. — Le monstre!...

KINGSTON les larmes aux yeux. — Et que devient cette infortunée, mademoiselle?

ANNE ASKEW reprend petit à petit son calme. — Elle est condamnée au feu,... portée dans un fauteuil au lieu du supplice,... liée au poteau, le chancelier lui offre sa grâce, au prix d'une rétractation... « Je ne suis pas venue ici, dit-elle, pour renier mon Seigneur et mon maître... » Et sans être troublée elle livre son corps aux flammes, en recommandant son âme à Dieu. (*D'un ton simple et naturel.*) Cette femme, milords, c'était moi.

SUFFOLK recule de quelques pas. — Vous, miss Askew?

KINGSTON attendri. — Vous, mademoiselle?

WRIOTHESLEY vivement. — Et le chancelier?

ANNE ASKEW souriant. — Le chancelier?... c'était milord Wriothlesley.

WRIOTHESLEY avec joie. — Moi, mademoiselle!... moi, lord chancelier d'Angleterre!... Enfin! enfin!... (*Serrant cordialement la main de Suffolk.*) Ah! mon cher duc, ah! mon vieil ami, quel heureux présage!...

KINGSTON encore ému. — Milords, la reine sort de

la chapelle... Sa Majesté monte l'escalier,... je crains que votre présence...

WRIOTHESLEY à Kingston. — Suivez-nous, monsieur!... je vous ferai connaître les ordres du roi!...

(Suffolk et Wriothesley entrent dans la chambre à coucher de la reine.)

Scène V.

KINGSTON, ANNE BOLEYN, CATHERINE HOWARD, ANNE ASKEW.

(Anne Boleyn porte les insignes de la royauté : la couronne, le collier et le manteau. Elle tient un crucifix d'ivoire d'une main et un livre de l'autre. Catherine Howard accompagne la reine.)

ANNE BOLEYN. — Monsieur Kingston!

KINGSTON. — Madame...

ANNE BOLEYN. — Lady Kingston a-t-elle bien voulu se charger de mon message à la princesse Marie?

KINGSTON. — Oui, madame; ma femme doit être en ce moment à White-Hall.

ANNE BOLEYN. — Et ma lettre au roi?

KINGSTON. — Mademoiselle Marie Wyatt espère parvenir jusqu'à milord Cromwell, et décider Sa Seigneurie à la porter elle-même à Sa Majesté.

ANNE BOLEYN. — Je vous suis obligée, monsieur. (Kingston se retire.)

Scène VI.

CATHERINE HOWARD, ANNE BOLEYN, ANNE ASKEW.

(La reine dépose son crucifix et son livre sur une table.)

CATHERINE HOWARD. — Miss Askew! vous ici?... Ah! mademoiselle, est-ce bien généreux de votre part?

ANNE BOLEYN vivement. — Oui! oh! oui, n'en doute pas, Catherine!... Hier au soir, tandis que j'étais devant mes juges, mes yeux, en plongeant au fond de l'auditoire, se sont arrêtés sur ceux de cette enfant,... et son regard plein de douceur et de pitié m'avait fait pressentir tout ce que sa démarche me dit en ce moment. J'avais aperçu vos larmes, mademoiselle... Parents, amis, aucun des nôtres, à l'exception de notre chère Marie Wyatt, n'est venu; il faut qu'il y ait du danger... (Affectueusement.) Anne, je vous attendais!

ANNE ASKEW. — Ah! madame!... ah! que de fois j'ai été dure et cruelle envers Votre Majesté!... Ah! madame, daignez me pardonner!

(Elle se jette aux genoux de la reine, qui la relève aussitôt.)

ANNE BOLEYN. — Noble fille!... (A Catherine Howard.) Que te disais-je? me suis-je trompée?... Si Jeanne Seymour nous a quittée,... Anne Askew nous revient : nous n'avons rien perdu.

ANNE ASKEW. — Ah! madame, qui ai-je vu sur ce

tribunal?... Vos ennemis jurés, vos accusateurs!... Un oncle qui sacrifie les liens du sang aux intérêts de son parti!... Lord Piercy!... lord Piercy parmi vos juges!... Ah! le lâche... le lâche n'aima jamais!... Et pas un ami, pas un conseil, pas un avocat pour vous soutenir ou vous défendre!... Accuser une reine, lui faire son procès sur la confession d'une femme morte!... sur le témoignage d'un musicien, d'un vil histrion, que la crainte d'un danger, l'espoir d'une récompense, un orgueil monstrueux auront entraîné!... Et pourquoi n'avoir pas confronté ce misérable avec Votre Majesté?... C'était, à coup sûr, le moyen de connaître la vérité!... Ah! c'est qu'on ne voulait pas que la vérité se fit jour!... Ah! madame! que vous avez été digne et touchante!... Quelle éloquente parole! quelle modération! quel courage paisible!... Un inceste!... un inceste!... Mais moi, madame, moi-même, n'ai-je pas aussi un frère, un frère que j'aime de toute mon âme!... Après ma mère, c'est ce que j'ai de plus cher au monde!... La méchanceté, la jalousie pourraient donc un jour me rendre criminelle comme vous?... Ah! reine, vous ne l'êtes pas!... non, non, mon cœur me rend garant de votre innocence!... Toutes les sœurs, toutes les femmes seront pour vous!

CATHERINE HOWARD. — Mais le jugement est-il donc connu? Pourquoi désespérer?

ANNE BOLEYN. — Ah! je quitterai la vie sans regret... Maintenant je serai bien heureuse de mourir. J'attends la bonne nouvelle,... et je suis préparée à faire une bonne mort. Le roi me rendra un grand service en me délivrant au plus tôt des tourments de ce monde.

CATHERINE HOWARD. — La reine est-elle donc chargée de fers ou plongée dans un cachot? Jamais elle ne fut environnée de plus de luxe et de magnificence. Voyez, madame, voyez!... depuis que Votre Majesté a traversé cette salle, quel changement! Des festons de fleurs!... les ameublements les plus riches!...

ANNE BOLEYN. — Oui, ces tapisseries de drap d'or, je les reconnais;... elles décoraient le salon de Wolsey le jour où le roi me déclara son amour, en présence de lord Piercy. Depuis, je les retrouvai ici même, quand je dus être sacrée à Westminster... (A part.) Ciel! ô ciel! quel soupçon! quelle lumière!... c'est dans cette salle que les reines d'Angleterre, la veille de leur couronnement... Il l'épouserait en face de mon cercueil!... (De la musique se fait entendre dans la chambre de la reine.) Quoi?... dans ma chambre... le son du luth,... du clavecin?... Quelle est cette voix?... n'est-ce pas celle de sir Francis Waston?

CATHERINE HOWARD. — Non, madame,... c'est celle de sir Henri Mannoc. Oh! espère, chère cousine, espère!

ANNE BOLEYN. — Qu'on est heureux à cet âge!... on croit encore à la justice des hommes!

CATHERINE HOWARD. — Ah! je vais savoir... (Le duc de Suffolk sort de la chambre de la reine.) Monsieur de Suffolk?

Scène VII.

LES PRÉCÉDENTS, LE DUC DE SUFFOLK.

ANNE BOLEYN *d'un ton railleur*. — Monsieur le duc, je ne vous savais pas si habile procureur!... Il ne fait pas bon avoir procès devant Votre Seigneurie!... vous êtes devenu chicanier et retors en diable!

Scène VIII.

LES MÊMES, KINGSTON, LA VICOMTESSE DE ROCHEFORD *habillée de noir*.KINGSTON *annonce*. — De la part du roi!

ANNE BOLEYN. — Que vois-je?

CATHERINE HOWARD *et* ANNE ASKEW. — Lady Marguerite!ANNE BOLEYN *avec indignation*. — Cette femme!... cette femme ici!... et que veut-elle?

CATHERINE HOWARD. — Madame, c'est sans doute la réponse du roi au message de Votre Majesté.

ANNE BOLEYN. — Et voilà celle qu'il en a chargée?... celle qu'il sait être mon ennemie déclarée!... Ah! tout est dit, cela seul découvre les dispositions du roi à mon égard.

*(La cloche sonne trois fois lentement, et des chants religieux se font entendre.)*CATHERINE HOWARD *avec effroi*. — Juste ciel!ANNE BOLEYN *tranquillement*. — Ces chants funèbres, mêlés ainsi au son de la cloche, ne sont pas nouveaux pour moi. Quand donc les ai-je entendus? Chère Catherine, te le rappelles-tu?

CATHERINE HOWARD. — Ah! madame...

ANNE BOLEYN *avec bonté*. — Parle, ma chère enfant!... Tu te tais?... tu pleures?...

SUFFOLK. — Je puis aider votre mémoire, milady... La première fois, Votre Grâce était dans toute l'ivresse d'un triomphe!... c'était le jour des funérailles de la reine Catherine d'Aragon.

ANNE BOLEYN. — Ohi!...

SUFFOLK. — Le roi avait ordonné que toute sa maison prit le deuil. Lady Boleyn défendit à ses serviteurs d'obéir, et se montra parée comme dans un jour de fête.

ANNE BOLEYN. — Ce même jour, un grand homme d'État, fort expérimenté dans les affaires de toilette, également jaloux de complaire au roi et à la reine, s'ajusta de telle sorte que son costume tenait le milieu entre l'habit de deuil et l'habit de fête, ... et l'équivoque personnage, pleurant d'un œil et riant de l'autre, eut l'adresse de paraître tout à la fois triste et gai.

KINGSTON. — Fort bien! Si la partie s'engage...

ANNE BOLEYN *riant*. — Monsieur le duc de Suffolk pourrait-il nous dire le nom de ce profond politique?*(La cloche sonne trois fois et les chants funéraires recommencent. La terreur de Catherine Howard s'accroît.)*

SUFFOLK. — Cette cloche sonna, milady, le jour où Jean Fisher, évêque de Rochester, fut décapité, pour

n'avoir pas dénoncé les discours prétendus téméraires d'Élisabeth Barton!

ANNE BOLEYN. — Et cela sur la déposition d'un ami qui le dénonça!... Dirai-je à monsieur le duc de Suffolk le nom de ce fidèle ami?

SUFFOLK. — Oserai-je demander très-respectueusement à une grande et noble dame, que sa fidélité n'a pas rendue moins célèbre, ce qu'aujourd'hui elle pense des prophéties de la vierge de Kent? Aujourd'hui ne pourrait-il pas s'élever quelque doute à l'égard des impostures et de la démence dont la jeune fille a été déclarée convaincue par les prêtres de lady Anne?

ANNE BOLEYN. — Peut-être!... Et vous m'en voyez effrayée pour vous, monsieur le duc!

SUFFOLK. — Pour moi, milady? j'admire cet excès de générosité!

ANNE BOLEYN. — S'il était vrai qu'un châtiment fatal menaçât tous ceux qui se sont autrefois signalés par leurs discours et leurs entreprises contre les droits de Catherine d'Aragon, comment, sans être ingrate, pourrais-je en ce moment, monsieur le duc, oublier vos efforts désintéressés pour m'élever sur le trône, et la reconnaissance éternelle que je dois à Votre Seigneurie?

SUFFOLK. — J'ai lieu d'être un peu surpris qu'une pitié si naturelle, et dont je suis très-profondément touché, milady, ne se soit pas exercée en faveur d'un homme qui, sans avoir à vos yeux le même mérite que moi, avait pourtant quelque titre à votre humanité.... *(La cloche sonne trois fois.)* Car la dernière fois que cette cloche jeta l'effroi dans White-Hall, Thomas Morus mourait, pour ne s'être pas fait l'adorateur d'un culte à la mode des doctes évêques de la pieuse marquise de Pembroke!

ANNE BOLEYN. — Tandis que ce même culte ne comptait pas de plus fervent apôtre que monsieur Charles Brandon, le catholique romain, qui renia son maître, parce qu'il eut peur de mourir!...

(On entend le bruit de la scie et des coups de marteau.)

CATHERINE HOWARD. — Dieu!... Dieu!...

ANNE BOLEYN *d'un ton d'indifférence*. — Quel est ce bruit?... Que fait-on là?... Miss Anne Askew, voyez donc, je vous prie... *(Anne Askew s'approche de la fenêtre à droite, et revient aussitôt sur ses pas.)* Qu'est-ce?...

ANNE ASKEW. — Ah! madame...

ANNE BOLEYN. — Eh bien, mademoiselle?

ANNE ASKEW. — Ah! madame, de grâce, n'approchez pas!

ANNE BOLEYN. — Et pourquoi? *(Souriant.)* L'échafaud?... un billot, ... une hache, ... de la paille, ... un coffre de bois?... *(Prêtant l'oreille.)* Et ici, sous mes pieds, dans cette chapelle d'où je sors, ... quel bruit sourd?... On fouille la terre?...

CATHERINE HOWARD. — Et on chante!...

ANNE BOLEYN *avec enjouement*. — Oui, c'est ma fosse qu'on creuse!... Pour une reine, le cercueil et le

mausolée seront peu coûteux!... J'ai connu le roi plus magnifique. Est-ce qu'il se ferait avare, à la façon de son père? Ah! prenez garde, milords!... Vous voyez comment Sa Grâce s'y prend pour ravoïr ce qu'elle a donné? (*De la musique se fait entendre dans la chambre de la reine.*) Eh! mais... cet air si gai... ce chant nuptial... quel en est donc l'auteur?... Monsieur Charles... monsieur mon beau-frère... trouverai-je, à mon tour, votre mémoire en défaut? Eh! monsieur, ce fut notre Henri qui le composa, à notre joyeux avènement!... Veut-il me rappeler combien il m'aima?... Oh! je ne l'oublie pas!... jamais homme n'aima comme lui!... (*Elle se dirige vers son appartement et soulève la portière.*) Quoi!... miss Page?... miss Exeter?... Les femmes de Jeanne Seymour?... Déjà?...

(*Mannoc et Deheram traversent le salon avec des corbeilles remplies d'écrins, d'étoffes et de dentelles; au même instant lord Wriothlesley entre par la porte de droite, suivi de quelques fossoyeurs tenant des bèches à la main.*)

Scène IX.

LES PRÉCÉDENTS, WRIOTHESLEY, DEHERAM, MANNOC, PLUSIEURS FOSSEYEURS.

ANNE BOLEYN. — Quoi? les présents de nocé?... Ah! j'ai toujours été curieuse!... Vois donc, chère Catherine, mais vois donc!... ces diamants, ces bijoux, ces dentelles!... Tout cela est splendide et d'un goût exquis!... Ah! milords, ah! j'étais injuste!... Le roi ne fut jamais plus généreux!... Ici des préparatifs de fête, des réjouissances!... là les apprêts d'un supplice!... Le contraste est ingénieux!... il est piquant!... Je comprends, milords, je vais mourir, et Jeanne Seymour...

WRIOTHESLEY. — Jeanne Seymour, lady Boleyn, va monter sur le trône!...

ANNE ASKEW. — Ah! les cruels!

CATHERINE HOWARD. — Reine!... Jeanne est reine!... et cela lui fut prêté!... comme à vous, madame!... comme à moi!...

ANNE BOLEYN. — Ah! Catherine, n'envie pas son sort! Je doute que le sommeil qu'elle cherchera cette nuit dans ce lit doré, où déjà deux reines ont dormi, soit aussi pur et aussi calme que celui qui m'attend dans ce méchant coffre de bois!...

CATHERINE HOWARD fondant en larmes. — Anne!... Ah!... malheureuse Anne!...

ANNE BOLEYN. — Malheureuse, dis-tu?... La vie me serait offerte, et ce diadème qui chancelle sur mon front serait à terre, que je ne me baisserais pas pour le ramasser!... Tu pleures, enfant? Loin de pleurer, réjouis-toi!... Eh! ne vois-tu donc pas que l'impatience de mon bourreau à satisfaire sa nouvelle passion achève de me justifier, et proclame mon innocence!... Et pour surcroît de vengeance et de plaisir, j'ai mes plus cruels ennemis devant moi; leurs regards étince-

lants de colère me trouvent invulnérable: j'ai su mettre toutes mes passions sous mes pieds!... (*Riant.*) Cette femme, vraie furie qui se force au silence pour mieux repaître sa haine du spectacle de mon agonie, j'ai la douceur de braver sa rage, et par elle, bientôt celui qui l'envoie saura tout, mon mépris du trône, mon bonheur de mourir, et la gloire ineffable qu'en dépit de lui sa cruauté m'a préparée!

SUFFOLK. — Ce n'est là qu'un langage!... Orgueil, orgueil! milady! Vaine ostentation! et qui ne trompe personne!...

WRIOTHESLEY. — Incurable manie de jouer un rôle!

SUFFOLK. — Toujours comme sur un théâtre!...

ANNE ASKEW fondant en larmes. — Ah! les cruels!... les cruels!...

ANNE BOLEYN à voix basse à Catherine et à Anne Askew. — Oh! point de larmes! Ne m'ôtez pas ma force! Comment s'attendrir et pleurer quand on est l'objet de tous les regards!... Courage!... Sortir de la vie avec fierté et le dédain aux lèvres, c'est se montrer maîtresse de la mort, c'est lui ravir sa proie!... (*Allant à la fenêtre de gauche.*) Ces fanfares, ce chant national, annoncent la présence du roi... Quoi! de si bonne heure dans les jardins de White-Hall?... Les parfums de leurs arbres en fleurs arrivent jusqu'à nous!... Eh! mais, sur ce tertre élevé, c'est lui!... Il est vêtu de blanc!... Jeanne Seymour a la main dans la sienne, et leurs yeux sont arrêtés sur moi!... Qu'attendent-ils pour se mettre en marche?... que ma tête soit tombée?... Faites, milords!... Quand il plaira à Vos Seigneuries!... Je suis prête... Allons, maître Kingston, allons!

KINGSTON. — Madame, ce ne sera qu'après midi!...

ANNE BOLEYN vivement. — Quoi! Je n'irai pas à Dieu avant midi?... J'attendrai encore deux grandes heures avant que tout soit fini pour moi?... Ah!... Ah! j'en suis fâchée, j'en ai vraiment du déplaisir, monsieur Kingston: j'avais pris mon parti; je croyais mourir ce matin. Ah! monsieur, j'avais espéré que la mort m'aurait plus tôt délivrée de mes peines. (*Après un moment de réflexion, elle reprend son assurance et son enjouement.*) Midi!... C'est pourtant l'heure où le roi est accoutumé à commencer toutes ses fêtes!... Et le signal, maître Kingston, quel sera-t-il?... Quelque grand coup de canon... qui partira de la Tour, je gage?... Sa Grâce a toujours aimé le bruit!... Et l'exécuteur de cet acte de haute justice?...

WRIOTHESLEY. — Ce doit être le bourreau de Calais, madame... Notre excellent souverain l'a mandé tout exprès.

ANNE BOLEYN. — Le roi?... lui-même?... Il a pris soin de choisir le bourreau de sa femme?... Quelle attention!... En effet, j'ai ouï dire que cet homme savait bien son métier, qu'il est très-expert, d'une dextérité surprenante?

WRIOTHESLEY. — Madame, c'est le plus habile

homme de toute l'Angleterre!... Le bourreau le plus expérimenté!...

ANNE BOLEYN. — Oui-da?...

KINGSTON. — Votre mort, madame, sera fort douce.

ANNE BOLEYN regardant Kingston avec un visage gai. — Oh! je ne m'alarme point. (*Elle s'approche de la fenêtre de droite.*) Mais à considérer la largeur de cette hache,... j'ai grand'peur, milords, qu'avec moi votre homme habile n'acquière pas beaucoup de gloire!... (*Elle porte la main à son cou en riant.*) J'ai le cou si mince,... que la hache l'aura bientôt tranché!... Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

EMPIS, de l'Académie française.

(*La fin au prochain numéro.*)

POÉSIE.

LE ROI DES AULNES.

Qui galope si tard par la nuit et le vent?
C'est un père anxieux et son tremblant enfant,
Un précieux fardeau pour un si tendre père!
Dans ses bras, sur son cœur chaudement il le serre.

— Mais pourquoi, cher enfant, trembler ainsi d'effroi?
— O mon père! vois donc : des Aulnes c'est le roi;
Il a son manteau noir et sa couronne brille.
— Il n'en est rien, enfant, c'est le temps qui grésille.

« Viens çà, petit ami, viens donc, mais promptement,
Je te ferai jouer au jeu le plus charmant,
Et les plus belles fleurs t'attendent sur la rive;
Ma mère a robe d'or : mais il faut qu'on me suive. »
O mon père, mon père, et tu ne l'entends pas!
Des Aulnes c'est le roi qui me parle tout bas.
— Enfant, rassure-toi, relève enfin la tête;
C'est le feuillage épais qu'agite la tempête.

« Allons, mon bel enfant, suis-moi, c'est le moment,
Mes filles sont là-bas, tu seras leur enfant;
Tu les verras la nuit en rapide cadence,
Et danser, et chanter, et bercer ton enfance. »

— O mon père! mon père! oh! vois là-bas, au loin,
Les filles du démon dans leur obscur recoin!
— Mon enfant, mon enfant, je vois dans la verdure
Le saule triste et gris, qui sous le vent murmure.

« Je t'aime, blond enfant, ta beauté me séduit,
De force ou de bon gré, tu viendras cette nuit. »
— O ciel, mon père! ô ciel! le voilà qui m'enchaîne,
Des Aulnes le roi noir et me blesse et m'entraîne.
Le père alors frissonne, il presse son coursier,
Dans ses bras il entend son cher enfant crier.
Quand enfin, haletant, il atteint sa demeure,
C'en est fait de l'enfant, il faut que l'enfant meure.

Imité de Goëthe, par V. ROSENWALD.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE LA GAITÉ : *le Sanglier des Ardennes* ou *le Spectre du château*, mélodrame de M. Émile Vanderbuck. — THÉÂTRE DE L'AMBIGU : *Suzanne*, drame en six actes, par MM. Brisebarre et Eugène Nus.

Tout le monde en France a lu le roman de Walter Scott, *Quentin Durward*; on connaît donc déjà le personnage historique auquel sa brutale férocité et son amour du vol et du pillage ont fait donner le surnom de *Sanglier des Ardennes*, dont il se paraît au reste lui-même.

Au lever du rideau, nous nous trouvons sur la place d'armes de Sedan, c'est-à-dire au milieu même des États du comte de la Marck, le fameux Sanglier. Le jeune Aymard de Poitiers, filleul du roi Louis XI, voit la belle hôtelière Marguerite rôder autour de la chapelle du château; il apprend d'elle que la comtesse de la Marck est morte plusieurs mois après son mariage, et que chaque année, la nuit anniversaire de sa mort, elle apparaît. Marguerite, sœur de lait de la comtesse, voudrait revoir le fantôme.

Sur ces entrefaites arrive un nouveau personnage, maître Pierre, drapier, dit-il lui-même, et il n'y a là rien que de naturel, puisque nous sommes à Sedan; mais en réalité ce maître Pierre c'est le roi Louis XI, qui s'attable sous une tonnelle. Puis arrive un cavalier démonté, Tristan, que S. M. avait envoyé à Gand pour soulever la ville contre son cousin Charles de Bourgogne. Tout à coup apparaît le Sanglier des Ardennes, qui accepte le dîner que lui offre maître Pierre; mais à son tour il l'invite, et ils partent pour le château du comte.

A peine dans le repaire du Sanglier, Louis XI a peur. S'il était retenu prisonnier? C'est la faute de son astrologue Galeotti. Il charge Aymard de le venger; mais Aymard refuse. Le roi a recours à ses serviteurs dévoués, Olivier et Tristan. On amène l'astrologue, et, à un mot du roi, ils sont prêts à l'exécuter. Mais le malin astrologue dit à Louis XI, qui lui demande s'il sait quand il mourra : « Sire, je mourrai vingt-quatre heures avant Votre Majesté. »

Cependant Aymard, en faction à la porte, voit apparaître un blanc fantôme de femme; ce n'est pas une vision, mais bien la comtesse elle-même. Il veut la suivre, mais elle a disparu. Il rencontre Marguerite. Il apprend alors l'histoire de la comtesse : le Sanglier a tué le comte Jacquelin de Vergy, et il a épousé la fille de sa victime malgré elle. Huguette aimait le dauphin de France, aujourd'hui Louis XI. Elle était enceinte lors de son mariage avec le comte, et le Sanglier a ordonné à Nickel d'assassiner la comtesse;

mais Nickel a eu pitié de tant de beauté et de jeunesse, il la garde dans la chapelle souterraine, où elle est accouchée d'une fille. Voilà seize ans que Nickel nourrit la comtesse et sa fille Ameline.

Aymard conçoit le projet de délivrer la comtesse; mais les apparitions nocturnes du fantôme font du bruit, le Sanglier visite les caveaux funéraires où repose sa femme, et alors le spectre de sa femme, qu'il a fait assassiner, se dresse devant lui. Il est frappé de terreur, il ordonne de faire murer l'ouverture du tombeau. Soins inutiles! le tombeau a deux issues; la comtesse est sauvée. Aymard veillera sur elle et sur Ameline.

Cependant Louis XI, toujours peu rassuré, reproche à Aymard d'avoir quitté son poste; celui-ci avoue sa faute, mais il n'a enfreint la consigne que pour sauver une malheureuse femme. Louis XI, qui n'a d'ailleurs couru aucun danger, finit par s'apaiser.

Le château brûlé, le comte de Vergy massacré, la fille disparue, telles sont en substance les nouvelles apportées par Jean de Daillon. Et c'est Guillaume de la Marck qui a commis toutes ces petites horreurs!...

Et non content encore, le même Guillaume de la Marck veut aller surprendre la ville de Mézières pour la mettre à sac!...

Mais maître Pierre s'échappe du château de Sedan; ce n'est plus le drapier, c'est Louis XI qui va tenir tête au Sanglier des Ardennes. Il a pour lui Charles de Bourgogne avec 4,500 lances, et lord Crawford avec sa garde écossaise.

Le farouche Sanglier est dans sa forêt. Il veut faire pendre Nickel Block pour n'avoir pas obéi aux ordres qu'il lui avait donnés d'assassiner la comtesse. Sur ces entrefaites, il aperçoit une litière. C'est sa femme! Il écume de rage, il veut la tuer. — Arrêtez, s'écrie Daillon, le roi Louis XI est mort! On met bas les armes et l'on se met à genoux.

Ah! le roi est mort! Pourquoi donc lui le comte de la Marck ne lui succéderait-il pas? N'est-il pas cousin de Bourgogne par sa femme? Il peut donc prétendre au trône vacant, et dans ce but il veut se réconcilier avec la comtesse. La comtesse se révolte à cette idée. Mais les paroles de Daillon étaient une ruse, Louis XI n'est pas mort; il jette le cri de guerre, et ses hommes d'armes se précipitent sur les marcassins du Sanglier des Ardennes. C'est une mêlée générale dans laquelle se détache un duel entre Aymard et le comte, qui se prennent corps à corps, et le Sanglier succombe dans ce combat.

Comme on le voit par l'aperçu que nous venons d'en donner, M. Wanderbuck ne s'est pas mis à la remorque de Walter Scott; il lui a emprunté quelques-uns de ses personnages, mais pour les présenter dans une situation toute différente. Son drame est plein d'un intérêt qui s'accroît jusqu'au dénouement, sans exagération et sans invraisemblance aucune.

La pièce, montée avec un très-grand soin, est par-

faitement jouée. Perrin a pris la physionomie traditionnelle de Louis XI; Emmanuel dans le rôle du comte de la Marck, Taillade dans celui d'Aymard de Poitiers, et madame Cabot et mademoiselle Daubrun, dans la comtesse et Marguerite, se sont montrés dignes des plus grands éloges.

Le succès de la pièce a été complet et incontesté, il sera durable.

Le sujet de Suzanne est une mère coupable, malheureuse et repentante.

Un honnête et courageux armateur du Havre, M. Imbert, part pour les Indes afin d'y étendre les affaires de sa maison, et il laisse en France une femme qu'il aime et deux petites filles. Après plusieurs années d'absence, il revient demander aux joies de la famille la récompense de ses efforts. Mais au lieu des joies qu'il avait rêvées, il ne trouve que la ruine et le déshonneur; Montal, son ami d'enfance et son associé, à qui il avait confié sa famille et sa fortune, a tout trahi; il a dilapidé la fortune et souillé le lit de son ami.

Et pourtant Suzanne, la femme d'Imbert, n'est pas aussi coupable qu'on pourrait le croire. Victime d'un égarement momentané, elle n'a commis sa faute que pour en pleurer et en rougir. Pour elle la vie est devenue impossible auprès de l'homme qu'elle a trompé. Elle part, laissant une lettre où elle avoue son crime. Quand Imbert apprend tout, ruine, déshonneur, il saisit un pistolet et l'approche de son front, mais il le rejette au loin en voyant la porte s'ouvrir et ses deux petites filles courir vers lui les bras ouverts. Il faut vivre pour ces enfants, pour ses filles sans mère.

Imbert, réduit à vivre d'un travail quotidien, a pourtant élevé ses filles avec toute sorte de soins et de délicatesse. Déjà les petites filles sont devenues grandes: Élisabeth, l'aînée, est demandée en mariage par le jeune Gontran, un riche héritier qui a perdu un jour 200,000 fr., et qui les a retrouvés tout de suite grâce à la probité désintéressée d'Imbert.

Dix ans se sont écoulés; nous retrouvons madame Imbert sous le nom de madame Gerdon; elle occupe un emploi de gouvernante auprès de M. Fontenailles, l'oncle de Gontran, un vieux bourru bienfaisant, corsaire jadis, actuellement millionnaire. Imbert et ses filles viennent se promener dans les jardins de Fontenailles; Suzanne voit ses enfants, mais son mari est là, elle se cache.

Près d'eux, nous revoyons Montal; il a fait fortune, il a changé de nom, il joue le gentilhomme. Après avoir séduit la mère, il veut séduire la plus jeune des deux filles, Suzanne, et pour mieux réussir il a corrompu la servante Bazine.

Le hasard fait rencontrer chez Fontenailles Imbert et Montal; la vue de celui-ci rallume dans le cœur d'Imbert toutes les colères éteintes; il l'injurie et le soufflette après lui avoir reproché son crime.

Cette scène et la révélation du passé ont fait rompre le mariage projeté entre Gontran et Élisabeth; celle-ci

tombe malade de chagrin; pourtant, grâce aux soins de son père et de sa sœur, elle est revenue à la vie.

Madame Imbert peut voir sa fille se reprendre à l'existence. Mais, si cette vue a ses joies, elle a aussi ses douleurs. Les deux jeunes filles savent que leur mère n'est pas morte, mais coupable, et Suzanne entend sa fille maudire cette mère dont la faute a légué le malheur à ses enfants.

Elle tombe anéantie sur les marches qui mènent à la porte. Elle y est encore la nuit venue, quand un homme se présente à cette porte. Cet homme, c'est Montal, qui veut se venger des insultes d'Imbert, et qui pour arriver à ce but a acheté de la servante une clef qui doit le mener dans la chambre de la petite Suzanne. La mère le repousse, mais Montal est le plus fort; il ouvre la porte; il entre et recule devant Imbert, qu'il croyait absent. — Je crois que vous crochez ma porte, — dit celui-ci, et d'un coup de pistolet il couche mort le traître pris à son propre piège.

Après ce que Suzanne a entendu, elle a compris qu'il faut mourir pour délivrer ses filles de l'obstacle incessant que sa vie oppose à leur bonheur. Elle a versé le poison dans le verre, et elle va boire, quand ses filles elles-mêmes entrent chez elle.

Cette entrevue imprévue ne se passe pas sans que Suzanne se trahisse, et les filles reconnaissent leur mère à un médaillon qu'elle porte au cou, et qui renferme leurs portraits d'enfants. Mais Imbert entre à son tour, suivi de Fontenailles et de Gontran. Toutes les mains se tendent vers lui et implorent un pardon qu'il refuse. Il appelle ses filles ingrates et se prépare à partir seul.

Devant cette inflexibilité, Suzanne perd ses forces. Une de ses filles lui tend le verre plein qu'elle trouve sur la cheminée : Pas toi! crie la mère qui veut mourir, mais non tuée par cette main. Imbert a tout compris. Il prend le verre, le présente à sa femme, et ce n'est qu'au moment où elle va boire qu'il jette la boisson mortelle et pousse ses filles dans les bras de leur mère.

— Ce n'est pas moi qui vous pardonne, dit-il, ce sont vos filles.

Ce drame a obtenu un succès complet, et qui se prolongera pendant de nombreuses représentations.

Chilly a parfaitement compris et interprété le rôle d'Imbert; madame Laurent, dans le rôle de Suzanne, a fait verser des larmes par ses élans de sensibilité; mademoiselle Bérangère, de l'Odéon, a joué avec grâce le rôle de la jeune Suzanne; les autres artistes, enfin, nous ne pouvons les nommer tous, se sont fait applaudir du public.

* * Mademoiselle Rachel fera sa rentrée au Théâtre-Français dans la représentation gratuite qui sera donnée, le 15 août, à l'occasion de la fête de l'empereur.

* * Madame Stoltz est attendue cette semaine à Paris.

* * Pour la fête du 15 de ce mois, des représentations gratuites seront données à l'Académie impériale de musique, au Théâtre-Français, au théâtre impérial de l'Opéra-comique, aux théâtres du Gymnase, de la Porte-Saint-Martin, des Variétés, du Palais-Royal, de la Gaieté, de l'Ambigu-Comique, aux cirques de l'Empereur et de l'Impératrice, à l'Hippodrome et aux Arènes nationales. Le spectacle commencera à deux heures.

* * La clôture de notre première scène lyrique avance vers son terme. On continue d'employer le temps le plus activement possible aux études et à la mise en scène de la *Nonne sanglante* et du nouveau ballet.

* * Les magnifiques succès que Roger obtient dans toutes les villes d'Allemagne où il se fait entendre sont constatés par la presse du pays, qui rend pleine justice aux éminentes qualités de son talent, non-seulement comme chanteur, mais comme artiste s'élevant à la hauteur du poète dramatique. Suivant l'expression d'un critique, « on écoute un opéra, et quand le rideau tombe, c'est à un drame de Shakspeare que l'on croit avoir assisté. »

* * Le théâtre de l'Opéra-Comique est en ce moment le seul à Paris où l'on puisse entendre de la musique. Son riche répertoire, aidé de la *Fiancée du Diable* et des *Trovalettes*, les deux dernières nouveautés, lui suffit pour braver la saison contraire.

* * La troupe du Théâtre-Lyrique est à peu près formée. On y retrouvera les artistes aimés du public : Laurent, Colson, Meillet, Junca, mesdames Colson et Meillet, sans parler de madame Cabel, qui fera sa rentrée dans la *Promise*.

LÉOPOLD DANJEAU.

La Galerie de COSTUMES COSMOPOLITES, qui comptait déjà dix costumes russes et dix costumes turcs, vient de s'augmenter de nouveaux costumes des bords de la mer Noire, rapportés et dessinés par M. Laurens. Cet artiste continue la série de costumes de tous les pays sur lesquels se passent les événements de la guerre actuelle. On pourra donc, à l'aide de la Galerie cosmopolite, voir pour ainsi dire les peuples dont il est parlé chaque jour dans toutes les feuilles publiques.

LES PETITS ALBUMS POUR RIRE, à 20 centimes, obtiennent un fort grand succès, qu'ils doivent à leur bon marché, sans doute, mais aussi à la commodité de leur format, qui en fait un agréable passe-temps pour les voyages en chemin de fer, en bateau à vapeur et en diligence. Ces petites collections de dessins comiques forment aussi de très-gentils recueils pour les soirées de la ville et de la campagne.

Paris. — Typographie Plon frères, rue Garancière, 8.